

## BOUDDHISME ET TOLÉRANCE RELIGIEUSE DANS L'ŒUVRE DE NIKOLAJ LESKOV

NATALIJA OZEROVA

L'œuvre de Nikolaj Leskov (1831-1895) nous offre un large panorama des questions religieuses qui ont agité la Russie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, le mysticisme et l'intérêt pour le monde de l'au-delà, qui caractérisaient nombre de ses contemporains, spirites et autres théosophes, lui sont restés étrangers.

En effet, la manifestation du principe divin était avant tout pour Leskov un postulat éthique, l'efficiencia d'un impératif moral, le rapport à la fois menaçant et joyeux que l'homme instaure avec Dieu et qui s'exerce dans le travail inlassable de la conscience. C'est exactement là que Leskov voyait cette loi universelle permettant à l'humanité d'être unie. Le célèbre aphorisme d'Emmanuel Kant sur la force de la loi morale dans l'âme humaine s'applique on ne peut mieux à Leskov.

L'écrivain s'est intéressé aux questions de l'universalité et de l'unité en lien avec ses recherches des vérités spirituelles. Dans une large perspective, il se préoccupe du problème de la suppression des contradictions entre la raison et l'âme ; dans une perspective plus étroite (si l'on peut s'exprimer ainsi), de la possibilité d'établir une coïncidence entre les doctrines religieuses existantes.

Dans sa *Note autobiographique* de 1882-1885, il disait de son propre sentiment religieux qu'il « était présent (en lui) depuis l'enfance sous une forme relativement heureuse, c'est-à-dire lui permettant de concilier très tôt la foi et la raison <sup>1</sup> » (XI, 11).

---

1. Ici et plus bas, les références au volume et à la page renvoient à l'édition suivante : N.S. Leskov, *Sobranie sočinenij v 11 t.* [Œuvres en 11 tomes], Moskva, GIXL, 1956-1958.

Leskov effectue essentiellement ses recherches dans le domaine de l'axiomatique morale ; il tente plus précisément de vérifier les thèses religieuses par la pratique quotidienne. La vertu et la bonté actives, l'humanisme et l'esprit créateur – voilà ce qui est susceptible de vérifier l'authenticité des convictions. Ainsi, dans l'article intitulé « Du moujik préposé aux cuisines. Notes à propos de quelques opinions sur Lev Tolstoj <sup>2</sup> », il qualifie ce dernier de « chrétien-praticien » et remarque que le plus important pour l'homme est de posséder « un cœur simple et bon, sachant depuis toujours qu'il "faut servir" les gens dans le malheur » (XI, 154). C'est par cette tournure d'esprit qu'on peut expliquer l'étonnante tolérance de Leskov envers les diverses formes que peuvent prendre les manifestations de la conscience religieuse.

Le « roman-chronique » intitulé *Une Famille déchue* (1874) illustre parfaitement la tolérance dont Leskov a fait preuve dans son approche des questions religieuses. Dans la version manuscrite du texte (récemment publiée dans le n° 101 de la série *Literaturnoe nasledstvo* éditée par l'Académie des sciences), la narratrice parle en ces termes de la religiosité de la protagoniste principale de sa chronique, la princesse Protozanova :

La princesse était croyante et ne respectait pas les gens sans religion.

– Quel que soit leur degré d'intelligence, on ne s'aurait s'en remettre à eux, car ils ont perdu le sens de la vie.

Son sens de la vie à elle s'était développé avec une constance étonnante.

Grand-mère professait elle-même la religion de « l'Église gréco-russe » de la façon la plus rigoureuse, mais tout en exigeant d'un homme qu'il fût religieux, elle ne postulait aucunement la préférence de la religion sur la foi. Bien au contraire, elle prétendait « tenir en estime toute *bonne* religion », et comme la grande majorité des religions qui se sont répandues chez des peuples un tant soit peu civilisés possèdent un idéal plus ou moins sublime et inspirent à l'homme le respect du bien, la princesse respectait presque toutes les religions.

– Un youpin, mais qu'est-ce que c'est, un youpin ? me disait-elle souvent. Cela veut dire qu'il ne croit pas au Nouveau Testament et s'en tient aux anciennes lois, n'est-ce pas ? Lors, il y avait bien aussi des hommes agréables à Dieu. Tiens t'en honnêtement à l'empire de la loi jusqu'à ce que l'empire de la grâce descende sur toi, voilà qui n'est pas mal.

Elle disait la même chose des Mahométans.

– C'est quoi alors, qu'un Magométan (elle prononçait ce mot comme ça) ? Magomet était aussi un homme de bon sens, qui respectait le Christ, et on dit

---

2. L'article de Leskov, consacrée à *La Mort d'Ivan Ilitch*, est une des premières analyses publiées sur ce court roman de Tolstoj.

qu'il était très honnête en affaires : il ne trompait jamais personne ; que Dieu veuille qu'il en soit de même pour tous les chrétiens <sup>3</sup>.

Les rites qui caractérisent les différentes doctrines religieuses « gênent » Leskov dans une certaine mesure, car il est étranger au formalisme confessionnel. Dans sa *Note autobiographique*, il écrit de son père, dont il se sent « redevable de beaucoup de choses » :

Mon père allait rarement à l'église et n'accomplissait aucun rite, hormis la confession et la sainte communion. (XI, 11)

Pourtant, il ne refuse pas l'observation des rites, pour étrange que ce soit :

Ma mère était aussi croyante, mais de façon absolument canonique ; elle lisait les hymnes akathistes <sup>4</sup> à la maison, chaque premier jour du mois elle servait le *Te Deum* et elle était attentive aux conséquences que tout cela pouvait avoir dans la vie quotidienne. (XI, 11)

On remarque le même type de contradiction dans le caractère de la princesse Protozanova :

L'esprit religieux de Varvara Nikanorovna consistait essentiellement en un amour véritable pour la Source de tout bien et dans la tolérance la plus respectable envers tout ce qui peut contribuer à dévoiler à l'homme son rapport filial avec le Père des Siècles. Mais je ne voudrais pas qu'on pensât que grand-mère n'était que déiste et indifférente aux affaires de la foi. Une fois encore, je répète que la Comtesse était une adepte fervente de l'orthodoxie, qu'elle allait souvent à l'église, connaissait bien l'usage et aimait l'ordre et la beauté majestueuse du service [...] <sup>5</sup>.

La répétition de ce type d'affirmation témoigne surtout d'une conviction ferme : ce qui importe n'est pas *comment* glorifier la Source de tout bien, mais la *fidélité* à la Source.

Au cours de la réflexion sur les principes moraux que Leskov a menée dans toute son œuvre, il s'est aussi tourné vers le bouddhisme, une religion pour laquelle, à la différence des Upanishad et du brahmanisme, le *karma* s'entend plutôt comme une catégorie morale, la somme des actes bons et mauvais qui déterminera ultérieurement une forme de régénération. Leskov avait probablement une bonne connaissance des dogmes du bouddhisme et ne pensait pas qu'ils fussent en contradiction avec ceux de l'orthodoxie, en tant qu'ils conduisaient également à l'harmonie de l'âme et de la raison.

3. Extrait du brouillon de la chronique de Leskov *Une Famille déchue*, publié par Natalija Ozerova, *Literaturnoe nasledstvo*, t. 101, Moskva, Nauka, 2000, p. 243-244.

4. Du grec *akathistos* : dans la liturgie orthodoxe, chant solennel en l'honneur du Christ, de la Vierge ou des Saints, durant lequel l'assemblée reste debout.

5. *Literaturnoe nasledstvo*, t. 101, *op. cit.*, p. 244.

Pourtant, l'angle de vue sous lequel l'écrivain russe envisage le bouddhisme est tout à fait original. Leskov ne s'intéresse pas aux bases complexes de la doctrine, à ses pratiques ascétiques, à la théorie de la réincarnation ou à l'aspiration à sortir du cercle des réincarnations pour atteindre le *nirvâna*. L'essentiel est, pour lui, ailleurs : toute religion, et particulièrement le bouddhisme, du fait même de sa longue existence, est envisagée comme un moyen de communication avec l'éternité.

Du point de vue de Leskov, le bouddhisme n'est ni mieux ni pire que les autres croyances. Son sens ne réside pas dans sa forme extérieure mais dans son contenu, dans la façon dont s'accomplit l'activité spirituelle ; autrement dit, la signification profonde de toute croyance n'est pas décelable dans les mots, mais dans les actes. C'est ce que nous allons voir dans la nouvelle intitulée *Au Bout du monde* (1875).

Ce récit développe un sujet emprunté aux relations orales de Nil Isakovič (1799-1874), archevêque d'Irkoutsk de 1838 à 1853, puis archevêque de Yaroslav et de Rostov, auteur du livre *Le Bouddhisme envisagé en fonction des ses adeptes demeurant en Sibérie*, paru à Saint-Petersbourg en 1858 <sup>6</sup>. Le récit de Leskov évoque ainsi l'activité missionnaire des prêtres orthodoxes en Sibérie orientale, où le christianisme tentait de supplanter le chamanisme. L'activité des lamas, qui professaient le bouddhisme dans sa variante tibétaine et mongole, allait dans le même sens.

L'activité missionnaire des représentants des différentes confessions dans cette région de l'Empire russe a eu pour résultat tangible une véritable mosaïque religieuse, voire une discordance des religions. Dans *Au Bout du monde*, l'évêque missionnaire, dont le récit à la première personne occupe la plus grande partie de la nouvelle, fait part de son expérience de la façon suivante :

Parmi ceux qu'on avait fraîchement baptisés, certains revenaient à leur ancienne croyance, celle des Lamas ou des Chamanes. Les autres faisaient de ces croyances un mélange des plus aberrants et des plus absurdes : ils priaient à la fois le Christ avec ses apôtres, Bouddha avec ses bouddhissides <sup>7</sup> et ses tenguérines <sup>8</sup> et des sacs de feutre avec les angons du chamanisme <sup>9</sup> (V, 460).

---

6. *Buddizm, rassmatrivaemyj v otnočenii k posledovateljam ego, obitajuščim v Sibiri*, Sankt-Peterburg, 1858.

7. Bouddhissides : déformation de *bodhisattva* (être ayant atteint l'éveil mais renonçant au nirvâna pour aider les autres dans la voie du salut).

8. Tenguérines : dans le chamanisme, esprits de la nature personnifiant les éléments.

9. Angons (ou ogons) : idoles du chamanisme, représentant les âmes des ancêtres.

Au cours de ses pérégrinations, l'évêque sera sauvé de la mort par inanition et de l'hypothermie dans le désert neigeux de Sibérie par un sauvage non baptisé qui fait des sacrifices païens à Chaïtan et parle dans le même temps de son maître qui le regarde du ciel et « n'aime pas ceux qui font le mal » (V, 469). Après cette épreuve, l'enthousiasme et le prosélytisme du missionnaire le cèdent à un sentiment élevé d'humilité et d'étonnement devant la pensée supérieure qui illumine ce « bout du monde ».

En accord avec les traditions spirituelles indo-européennes, la régénération morale de l'évêque s'effectue à un moment où le ciel rayonne d'un éclat tout à fait particulier : le rayonnement extérieur permet l'illumination intérieure et change la représentation du monde. Mais même s'il raconte l'histoire d'un prêtre orthodoxe, ignore la mystique païenne et n'entre pas dans les détails de la mythologie bouddhique, il n'en reste pas moins que Leskov reproduit dans son récit les moments archétypaux du mythe bouddhique : la vérité des souffrances découverte subitement, l'errance, l'épuisement et l'ascèse, l'épreuve, la perte de la foi, l'arrêt de l'errance et l'attente tendue de la révélation, le rayonnement qui décroît et l'accession à un nouveau savoir.

Il ne s'agit pas ici de la conversion de l'évêque au bouddhisme, ni de sa transformation en païen, ni du raffermissement en lui des dogmes du christianisme. Leskov ne cherche pas non plus à établir la seule vraie religion possible par le biais du comparativisme religieux. Il faut chercher ailleurs le sens des événements relatés dans *Au Bout du monde*, pour l'auteur comme pour le narrateur, l'évêque à qui Leskov confie la tâche d'exprimer ses propres pensées. Ce sens réside dans le triomphe de la loi universelle de la compassion, dans une forme singulière et sublime d'œcuménisme. La représentation du principe absolu qui gouverne le monde est, pour Leskov, universelle, et ce principe, c'est la *réunion* « avec ce maître qui regarde d'en-haut » (v, 509). Cette union est atteinte par le biais de l'exploit spirituel (*podvig*) et se renforce dans un système de perception du monde à la fois plus clair et renouvelé. En se débarrassant de ses caractéristiques formelles, l'esprit religieux prend une forme universelle. La compassion ou la grâce comme catégories du christianisme, la sympathie (au sens premier du terme) comme fondement de la conception et des pratiques magiques du paganisme, la lucidité comme base du bouddhisme – toutes ces notions que Leskov aborde directement ou indirectement dans son récit ne sont que les diverses hypostases d'une même humanité active :

*Largior hic campos aether et lumine vestit*

*Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt*<sup>10</sup>.

souffla à ma mémoire le vieux Virgile. Et je m'inclinai très bas au chevet de mon sauvage, je m'agenouillai, je le bénis et, couvrant sa tête gelée du pan de mon vêtement, je dormis à côté de lui comme dans l'étreinte d'un ange du désert. (v, 510)

Le titre original de la nouvelle de Leskov était *L'Obscurantiste* et le texte était précédé dans sa première rédaction d'une épigraphe tirée d'une poésie de Fëdor Tjučev intitulée « Ces pauvres villages » (1855) :

Accablé du fardeau de la croix  
Sous l'aspect d'un esclave, le roi du ciel  
T'a parcourue tout entière, ma terre natale,  
Jusqu'à l'épuisement.

L'épigraphe suscite une double interprétation, ce qui, visiblement, entraine dans les intentions de Leskov : elle évoque et les pérégrinations du Christ, et le vagabondage de Bouddha dans la détroque d'un ascète.

Une petite notice, publiée par Leskov dans *Peterburgskaja gazeta* du 6 janvier 1885 (n° 5) sous le titre « D'une dame professant le bouddhisme<sup>11</sup> », évoque également le thème du bouddhisme. Elle est consacrée à Elena Blavatskaja (1831-1891), la fondatrice russe du théosophisme et de la Société théosophique de New York (1885). C'est une courte réplique aux opinions exprimées dans la presse russe sur la personne et les idées d'Elena Blavatskaja et son penchant pour un mysticisme nourri de doctrines orientales.

Dans cette notice, Leskov souligne la célébrité d'Elena Blavatskaja en Russie :

Chaque fois qu'on écrit sur la diffusion actuelle du bouddhisme parmi les peuples chrétiens, on mentionne le nom de notre compatriote Mme Blavatskaja. C'est cette dame qui, en compagnie d'un Anglais [*sic*] nommé Henry Olcott, a converti au bouddhisme *des milliers d'Hindous baptisés*.

Puis, sans entrer dans les problématiques complexes du théosophisme, l'écrivain poursuit la voie de ses propres réflexions et écrit :

D'après Mme Blavatskaja, le bouddhisme est la seule religion qui puisse satisfaire à la fois aux exigences de la raison et à celles de l'âme. Le succès du bouddhisme, que Mme Blavatskaja prêche maintenant dans « la ville de

10. *Ici l'air revêt la plaine d'une somptueuse lumière pourpre / Et les hommes apprendront à connaître leur soleil et leurs étoiles* (Virgile, *Enéide*, Livre VI). Traduction d'après Sylvie Luneau : *Au Bout du monde et deux autres récits*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986).

11. « O Dame, propovedujuščej buddizm », *Peterburgskaja gazeta*, 6 janvier 1885, n° 5.

l'irréligion » [comprendre Paris – *N. O.*], nous convainc encore plus que cette foi contient tout ce qui peut non seulement attirer mais satisfaire un esprit libre et pieux.

Leskov considère le bouddhisme comme un système religieux et philosophique concevable non seulement par le cœur mais aussi par la raison, autrement dit un système qui lève les contradictions entre la connaissance rationnelle et la connaissance intuitive.

Sans craindre d'être accusé d'hérésie et dévoilant dans le même temps le caractère paradoxal de sa réflexion, Leskov disserte en ces termes de l'éducation orthodoxe d'Elena Blavatskaja :

Jugeant d'après son nom, nombreux sont ceux qui croient que Mme Blavatskaja est native de Pologne, et donc catholique romaine. D'autres racontent que c'est une « uniate offensée » ou autre sectaire. En vérité, ce ne sont là que des fables. Mme Blavatskaja est d'origine purement russe... Les notions religieuses dans lesquelles elle fut instruite enfant et qui se renforcèrent ultérieurement ne souffrent d'aucun sectarisme, mais sont, bien au contraire, d'une orthodoxie irréprochable.

Leskov note « la vélocité et la perspicacité de l'esprit » d'Elena Blavatskaja et écrit plus loin que « l'absence de foi fut toujours contraire à son esprit et à sa pensée contemplative et très cultivée ».

Le fait que dans cette courte notice, Leskov réussisse à aborder un grand nombre de questions importantes pour lui, est tout à fait remarquable. On y trouve une conception du bouddhisme comme système d'idées religieuses logique et non contradictoire, ce qui explique la forte séduction qu'il exerce sur ses adeptes ; l'affirmation que l'éducation orthodoxe, en dépit de l'opinion stéréotypée qu'on peut en avoir, ne réduit pas l'horizon spirituel de l'individu, mais permet à un esprit vélocé de trouver sa propre voie en direction de la vérité divine ; la thèse, enfin, que Leskov répètera inlassablement pendant plusieurs années, selon laquelle les hommes dont l'esprit est suffisamment fort peuvent se tenir au-dessus des circonstances de l'existence. Il écrit d'Elena Blavatskaja :

Elle a vu bien des malheurs et la force inexpugnable de son caractère la plaçait *au-dessus* d'eux [les italiques sont de Leskov].

La chronique *Une Famille déchue*, dont l'héroïne, la princesse Protozanova, a su échapper à la vanité de la vie, a su ne pas disparaître au moment où toutes ses espérances se sont écroulées et renoncer aux désirs qui grèvent la vie de leur poids (y compris le désir de justice, de création et de pouvoir), était justement consacrée à cette faculté à se situer au-dessus des souffrances et à trouver « le bonheur dans l'adversité » (V, 191). Dix années se sont écoulées depuis, et Leskov note à nouveau que ce qui distingue les person-

nalités exceptionnelles est la force de caractère qui leur permet de se situer au-dessus des malheurs et des souffrances.

Leskov conclut sa notice sur ces mots :

Nous ne sommes pas familier des questions qui bouleversent l'esprit impétueux de notre compatriote, et nous sommes très heureux que rien ne nous oblige à la critique de ses philosophèmes...

En évitant soigneusement ce type de critique comme en ignorant délibérément les concepts proprement métaphysiques de la théorie et de la pratique religieuses, Leskov a interprété les religions comme l'incarnation une et indivisible des recherches spirituelles. D'où un dédain accentué pour les rites ecclésiastiques. Lorsqu'il abordait telle ou telle religion, Leskov s'intéressait avant tout à la question du *religio* : comment éclairer l'âme, harmoniser le cœur et la raison, faire en sorte qu'« aucune partie... de l'être spirituel ne trompe l'autre <sup>12</sup> ».

*Traduit du russe par Catherine Géry*

---

12 *Id.*